

» Florence, que vous avez reçu les ambassadeurs des princes?  
 » N'est-ce pas ici que se sont passés les actes les plus importants de votre pontificat, la réunion des trois obédiences  
 » et la soumission de Jean XXIII? Enfin ces Florentins que  
 » vous voulez excommunier n'ont-ils pas défendu votre auguste personne contre ses ennemis, et n'est-ce pas à eux  
 » que vous devez votre tiare? Si vous les excommuniez,  
 » saint-père, je vous prédis une ruine prochaine, car Dieu  
 » saura punir un monstre d'ingratitude!»

Intimidé par le langage de son secrétaire, Martin n'osa point passer outre; et au lieu de lancer un interdit sur la république, il remercia même, à son audience de congé, les magistrats de Florence des bons offices qu'il avait reçus d'eux: « Et pour vous dédommager, ajouta-t-il, des dépenses  
 » que notre séjour vous a occasionnées, nous érigeons votre  
 » Église en métropole. » Cette étrange compensation, qui n'était guère du goût des habitants, le dispensait de restituer les sommes énormes qu'il leur avait empruntées; et c'était la chose importante pour sa Sainteté.

Enfin le pape les délivra de sa présence et prit la route de Rome: il fut accueilli dans la ville apostolique comme un père attendu depuis longtemps par ses enfants. En effet, les prêtres avaient grand besoin de sa présence pour se relever de l'état d'abjection où ils étaient tombés; les églises étaient dévastées, les monastères ruinés, et les fidèles n'apportaient plus d'offrandes aux madones ni aux saints à miracles. Martin s'appliqua à réparer les désastres causés par les dernières guerres; il restaura les basiliques, construisit de nouveaux monastères, et fit si bien, qu'en moins d'une année Rome apparut plus

resplendissante qu'elle n'avait jamais été. Ensuite le saint-père s'occupa de rétablir la domination de son siège sur les villes qui s'étaient soustraites à la tyrannie des papes; mais avant de s'attaquer aux républiques de Gènes, de Venise et de Florence, il jugea prudent de commencer par assujettir l'Italie inférieure.

Ses projets étaient favorisés d'ailleurs par les désordres qui agitaient la ville de Naples par suite de l'expulsion du cruel duc de Bourbon, mari de Jeanne II, sœur de Ladislas: le saint-père appela Louis III, duc d'Anjou, en Italie, lui donna l'investiture de la couronne de Naples en vertu de son omnipotence et sous la condition qu'il restituerait à son siège ses anciens droits et privilèges pour les bénéfices, collations, dîmes, prébendes et autres. Cet accord passé, Louis d'Anjou leva une armée formidable et se prépara à faire la conquête des états qui lui étaient concédés par l'Église.

Dans cette extrémité, la reine Jeanne appela à son secours Alphonse, roi d'Aragon, et l'adopta comme son fils et son héritier, afin de l'attacher à sa cause. Le prince envoya aussitôt à Naples des troupes nombreuses dont il confia le commandement au brave général Braccio de Pérouse, ennemi personnel du pape. En peu de temps les affaires prirent une tournure si favorable pour la reine, que Braccio lui écrivait qu'avant un mois il aurait réduit le saint-père à un tel état de détresse qu'il serait forcé de dire des messes basses à six deniers pour vivre. Martin, prévoyant lui-même qu'il ne pourrait pas résister longtemps à ce redoutable adversaire, eut alors recours à la perfidie; il entama des négociations secrètes avec Alphonse d'Aragon, et l'engagea à détrôner la reine de

Naples, comme avait fait avant lui Charles de Duras envers Jeanne I<sup>e</sup>, lui promettant de sanctionner son usurpation, et d'obtenir la renonciation de Louis d'Anjou à des conditions avantageuses.

En conséquence de ces arrangements, Alphonse se rendit en personne auprès de la reine Jeanne; et sous prétexte de la soulager du fardeau des affaires, il s'empara de l'autorité souveraine, disposa des emplois de l'état, changea les gouverneurs des villes de guerre, les remplaça par ses créatures, se fit prêter serment de fidélité par les troupes, réforma les lois, en créa de nouvelles, et voulut abolir jusqu'aux anciennes coutumes des Napolitains; enfin, quand il supposa le moment favorable, il fit équiper secrètement en Aragon une flotte qui devait enlever Jeanne et la conduire prisonnière en Espagne.

Mais ce projet n'eut pas d'exécution; la reine, qui au milieu de toutes ses débauches avait su conserver l'amour de ses sujets, fut avertie par quelques-uns de ses partisans du mystère de la conspiration organisée contre sa liberté; à son tour, elle opposa la ruse à la fourberie; elle reprit les rênes du gouvernement, réinstalla une partie des gouverneurs qui avaient été changés par le roi, s'enferma dans un château fort situé près de l'une des portes de la ville; de sorte que peu à peu son autorité se trouva de nouveau substituée à celle d'Alphonse d'Aragon. Le prince, comprenant que ses projets étaient découverts, leva le masque, attaqua le sénéchal Jean Carracciolo, l'un des amants de la reine, au moment où il se rendait à la porte de Capoue, et essaya même de s'emparer de la forteresse; cette tentative échoua parce qu'une multi-

tude de citoyens accoururent à la défense de Jeanne, tombèrent sur les troupes aragonaises et en firent un grand carnage.

Pour se venger de cet échec, les Aragonais mirent le feu aux quatre coins de la ville; et à la faveur d'un épouvantable incendie, ils se ruèrent sur les Napolitains et les massacrèrent par milliers; ensuite Alphonse donna un nouvel assaut à la forteresse où s'était retranchée la reine. Cette fois encore, ses soldats ne purent l'emporter sur le courage des citoyens qui combattaient sous le commandement du capitaine Sforce, et Jeanne fut sauvée. Néanmoins peu de jours après la reine se décida elle-même à quitter la porte de Capoue, sur la nouvelle que Bernardo de Cabrera arrivait de Catalogne avec une flotte et des renforts. Son départ s'effectua pendant une nuit, et elle se rendit au château d'Aversa, toujours sous la protection de Sforce et de cinq mille bourgeois.

Alphonse se trouva de cette manière maître absolu de Naples; aussitôt il écrivit à Martin pour le prévenir du succès de leurs projets, et pour lui réclamer la confirmation de son titre de roi de Naples et la déchéance de Jeanne II.

Sa Sainteté ne fit pas attendre sa réponse; elle déclara nettement qu'elle n'avait jamais eu l'intention de remplir les promesses qu'elle lui avait faites; que Louis d'Anjou était le souverain légitime du royaume comme héritier de son père, qui en avait acheté l'investiture au pape Alexandre V et à Jean XXIII; qu'elle-même avait confirmé cet acte en approuvant le concile de Constance; et que d'ailleurs Louis n'ayant jamais rien entrepris contre le saint-siège, elle ne lui enlèverait pas son royaume pour le donner à un prince qui accordait sa protection à l'antipape Pierre de Luna.

Un tel manque de foi indigna le souverain d'Aragon, et il résolut, pour en tirer vengeance, de faire reconnaître Benoît XIII comme légitime pontife dans toute l'Italie. Mais pendant qu'il prenait ses mesures pour renverser Martin, celui-ci, par une nouvelle trahison, faisait proposer à Jeanne de Naples de lui fournir les moyens de rentrer dans sa capitale, si elle consentait à annuler l'adoption d'Alphonse, et à lui substituer Louis d'Anjou. Avant de prendre une détermination, la reine fit un échange de prisonniers avec Alphonse, et racheta son favori Carracciolo; puis, comme elle n'avait plus de ménagements à garder, elle adopta solennellement Louis d'Anjou, et joignit ses troupes à celles de ce prince pour lutter contre leur ennemi commun.

Dès lors la fortune des Aragonais alla en déclinant; constamment battus dans leurs rencontres avec les Français, ils se virent acculés à la mer; Alphonse fut bientôt réduit à la dernière extrémité, et obligé de retourner en Espagne pour en ramener une nouvelle armée. Son premier soin, en mettant le pied dans ses états, fut de publier une reconnaissance solennelle de Benoît XIII comme successeur de l'Apôtre et légitime pontife, afin d'entraîner le reste de la péninsule dans le parti de Pierre de Luna. Cette démarche, qui remettait en question les plus chers intérêts de Martin, le détermina à écrire au cardinal de Pise, son légat en Aragon, pour qu'il eût à se saisir de la personne de l'antipape ou à prendre des mesures telles qu'il n'eût plus rien à redouter de ce compétiteur. Ses ordres furent parfaitement exécutés: Benoît XIII mourut, dans le cours du même mois, empoisonné par un moine appelé Thomas. Ce misérable fut arrêté,

appliqué à la question, et condamné à être écartelé: avant de subir le supplice, il avoua qu'il avait été poussé à ce crime par le cardinal de Pise et à l'instigation du pontife.

Maimbourg lui-même nous représente Benoît XIII comme l'un des papes les plus remarquables qui ont régné pendant le schisme; et en effet il fit preuve d'une force de volonté admirable: seul, abandonné de tous les princes de son parti, n'ayant pour toute résidence qu'une forteresse sur une langue de terre, battue de trois côtés par la mer, il lançait ses foudres spirituelles au sein du tumulte des éléments et au roulement du tonnerre. Au milieu des convulsions de l'agonie, il conserva sa présence d'esprit et son énergie; il ne témoigna aucune faiblesse, aucun repentir, et fit jurer aux deux cardinaux qui lui étaient restés fidèles de lui donner un successeur.

Suivant ses ordres, deux jours après sa mort, un gentilhomme aragonais, appelé Gilles Muñoz, fut intronisé pape sous le nom de Clément VIII, et consacré par les deux cardinaux, pour la somme de trois mille florins d'or, à ce que prétend Jean Corario. Le nouveau pontife prit les ornements sacerdotaux, exerça publiquement son métier de pape, se forma une cour et créa des cardinaux, parmi lesquels il plaça son neveu, suivant les usages de ses prédécesseurs. Alphonse le fit reconnaître dans ses états d'Aragon, de Valence, de Sardaigne et de Sicile, et entama même des négociations avec d'autres souverains pour obtenir qu'ils missent leurs royaumes sous son obédience.

Effrayé des conséquences de ces hostilités, qui pouvaient donner une nouvelle force au schisme, Martin s'empressa

d'envoyer au roi d'Aragon son légat Pierre, cardinal de Foix, pour lui offrir la paix, sous la condition qu'il abandonnerait son antipape. Cette démarche n'eut aucun résultat; car Alphonse, qui avait déjà fait l'épreuve de la mauvaise foi d'Othon Colonna, refusa de recevoir son ambassadeur; il publia même des édits contre Martin, défendit à tous les prélats de son royaume, sous peine de confiscation de leurs biens, de recevoir aucune bulle de Rome et de communiquer avec le cardinal.

Dans l'impuissance de tromper son ennemi, Martin voulut essayer des moyens violents, et le 15 juillet 1425, il fulmina une bulle d'anathème contre le roi d'Aragon, le déclara ennemi de la religion, fauteur du schisme, et comme tel déchu de tous ses biens et dignités. Sa politique lui réussit d'autant mieux, que Louis d'Anjou et Jeanne de Naples étaient parvenus à repousser les troupes d'Alphonse du royaume de Naples, ce qui avait rétabli sa prépondérance sur l'Italie inférieure.

Ce succès obtenu, il souffla le feu de la discorde dans la haute Italie, et se servit de l'ambitieux Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, pour la subjuguier. A l'instigation du saint-père, celui-ci déclara la guerre à toutes les républiques italiennes, et mit à feu et à sang les états de Florence, contre lesquels Martin avait conservé une haine implacable, une haine de prêtre. Les Florentins, qui ignoraient les sentiments hostiles de sa Sainteté à leur égard, envoyèrent une ambassade à Rome pour implorer la protection du saint-siège et pour rappeler les anciens services qu'ils avaient rendus au pape. Non-seulement il refusa d'intervenir comme médiateur dans

leur querelle avec le duc de Milan, mais encore il joignit l'insolence à l'ingratitude, et leur dit en les congédiant: « Vous verrez si le pape Martin ne vaut pas un quattrin. » Cette plaisanterie des enfants de Florence était le seul motif de la haine du saint-père! Et c'était pour venger sa vanité que le représentant d'un Dieu tout miséricordieux couvrait de désastres des provinces entières et faisait massacrer des milliers d'innocents!

De l'Italie, l'embrassement s'étendit et gagna la Germanie: déjà, au concile de Constance, Martin s'était montré l'un des plus ardents ennemis de Jean de Hus et de Jérôme de Prague; plus tard, au conciliabule de Pavie, il s'était encore montré le persécuteur de leurs disciples, et avait même rendu contre eux un décret terrible, par lequel il était enjoint à l'empereur, aux princes ecclésiastiques et séculiers de l'Allemagne, et au roi de Pologne, de réunir leurs armées pour exterminer tous les peuples de la Bohême qui avaient embrassé les doctrines de Jean de Hus, leur compatriote; mais comme ses bulles et ses prédications fanatiques n'avaient pu décider ces princes à déclarer la guerre aux hussites, il se rabattit sur l'évêque de Winchester, une de ses créatures, et lui conféra le cardinalat sous la condition qu'il recruterait à ses frais une armée, et qu'il envahirait la Bohême. L'ambitieux Anglais accepta le marché qui lui était offert, prêcha une croisade, réunis sous les bannières du pape une foule de scélérats et de bandits, se mit à leur tête, et entra dans la Bohême.

Sans être effrayés par le nombre de leurs ennemis, les courageux hussites, qui avaient à défendre leurs autels et leurs foyers, se réunirent en armes et marchèrent contre les

hordes du cardinal ; à leur approche, les Italiens, qui composaient en grande partie l'armée papale, furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent en jetant leurs armes ; les Anglais essayèrent de résister, mais faiblement, et ils furent bientôt obligés de céder le champ de bataille, en laissant plus de dix mille morts et tous leurs bagages au pouvoir de l'ennemi. Après sa défaite le cardinal essaya de se retrancher dans la ville de Tausch pour attendre des renforts ; là encore, il éprouva un échec ; les Bohémiens vinrent attaquer la place, l'emportèrent d'assaut et tuèrent tous les soldats italiens, français, allemands ou anglais ; à peine s'il put s'échapper lui-même sous un déguisement.

Quoique vaincu, le pape avait atteint son but, qui était d'allumer le feu de la guerre civile en Allemagne ; aussi s'empressa-t-il d'écrire à son légat pour relever son courage : « Nous avons appris avec une grande douleur la nouvelle » de votre défaite, et nous en sommes d'autant plus con- » sterné, que ce désastre ne contribuera pas peu à accroître » les forces et l'insolence des hérétiques. Quant à vous, » notre cher fils, nous ne saurions trop louer votre zèle ; » nous espérons que ce coup de la fortune n'abattra point » votre énergie, que vous persévérerez dans la sainte entre- » prise que vous avez commencée, et que vous recruterez » immédiatement de nouvelles troupes pour reprendre les » hostilités et pour laver dans le sang des hussites l'op- » probre dont ils ont couvert votre nom. Qu'aucune con- » sidération ne vous arrête ; n'épargnez ni l'argent ni les » hommes. Songez qu'il s'agit de la religion, et que Dieu n'a » pas d'holocauste qui lui soit plus agréable que le sang de

» ses ennemis ! Frappez avec le glaive, et lorsque votre bras » ne pourra pas atteindre les coupables, employez le poison ; » embrasez toutes les villes de la Bohême, afin que le feu » purifie cette terre maudite ; transformez les campagnes » en steppes arides, et que les cadavres des hérétiques se » balancent aux arbres plus nombreux que les feuilles des » forêts ! »

Pendant que le cardinal-légat cherchait à exécuter les ordres sanguinaires du pape et réorganisait une nouvelle armée, le duc de Milan, de son côté, se trouvait arrêté dans ses conquêtes par le général Carminiola, et forcé d'entamer des négociations avec les Vénitiens et les Florentins.

Sa Sainteté lui vint fort heureusement en aide et fit partir pour Venise le cardinal Nicolas Albergati, sous prétexte de s'entendre avec les parties belligérantes sur les moyens de pacifier l'Italie supérieure ; mais en réalité pour que son allié eût le temps d'assembler de nouvelles troupes et de reprendre l'offensive. On conclut une espèce de traité par lequel il demeura convenu que le duc rendrait les villes de Brescia, de Bergami, de Crémone, et plusieurs autres places dont il s'était emparé, et que les républiques seraient dédommagées de leurs pertes commerciales. Philippe-Marie Visconti parut accéder à toutes les propositions jusqu'au moment de l'exécution ; alors il fit naître de nouvelles difficultés qui amenèrent une rupture ; et enfin la guerre recommença avec plus de fureur qu'auparavant.

Du haut de la chaire apostolique, Martin animait tous les combattants, et à la faveur des désordres il affermissait sa domination. Bientôt il ne se contenta plus de lutter contre les

